

VENDREDI SAINT (2023)

– Nous voilà au lieu dit le Calvaire ; Golgotha, en hébreu. Jésus vient d’être crucifié. Saint Jean nous présente un tableau en deux volets fortement contrastés. D’un côté, les soldats qui se partagent les habits de Jésus ; ils ont crucifié son corps, maintenant il ne leur reste plus qu’à s’emparer de ses vêtements, qui auraient pu couvrir le cadavre par un ultime geste de pitié. Mais à quoi bon ? Le cadavre d’un condamné peut très bien être jeté, tandis que ses habits peuvent toujours servir !

A la rapacité et au mépris des soldats s’oppose le deuxième volet du tableau, qui nous montre autour de Jésus des figures aimantes et compatissantes : « Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie Madeleine. » Jean est le seul évangéliste qui mentionne la présence de Marie au Calvaire. Ceux qui sont familiers de son évangile se souviennent de cette même présence à un autre moment crucial de la vie de Jésus : à Cana de Galilée, où lui et sa mère avaient été invités à une fête de noces (Jn 2, 1-2). Jean établit une connexion entre Cana et le Calvaire, entre le commencement et la fin de la vie publique de Jésus. A Cana se produit le miracle de l’eau changée en vin ; au Calvaire, le miracle d’une mort qui se transfigure en vie, un miracle dont le premier n’était que le symbole et le présage. Marie est là dans les deux circonstances. A Cana elle avait forcé la main à son Fils, l’obligeant, pour ainsi dire, à anticiper son heure (Jn 2, 4-5) ; au Calvaire elle reçoit une mission qui la rend mère de tous ceux qui deviendront disciples de son Fils.

Dans son récit, Jean ne fait guère de place aux émotions, aux sentiments qu’on peut facilement imaginer dans le cœur d’une femme qui voit mourir son fils d’une manière si atroce. Ce seront les peintres, depuis le Moyen Age jusqu’à nos jours, qui vont représenter Marie brisée par la douleur, comme une femme qui s’affaisse presque évanouie, soutenue par le disciple bien-aimé. Ainsi naîtra la dévotion aux sept douleurs de Notre Dame, la *Mater dolorosa* dont le cœur est transpercé de sept épées. Le poète Charles Péguy en a été le chantre incomparable, dans son drame *Le mystère de la charité de Jeanne d’Arc*. J’en cite quelques vers : « [Jésus] lui avait fait faire son chemin de croix, à sa mère. / Elle avait suivi. / Un chemin de croix beaucoup plus douloureux que le sien. / Car il est beaucoup plus douloureux de voir souffrir son fils. / Que de souffrir soi-même. / Il est beaucoup plus douloureux de voir mourir son fils. / Que de mourir soi-même. »

Pour représenter Marie aux pieds de la croix, saint Jean utilise un seul verbe, monumental : *Stabat* ! Ce qui veut dire : « Elle se tenait là, debout. » C’est le verbe qui ouvre l’un des chants les plus beaux et les plus émouvants de la liturgie de la Passion, le *Stabat Mater*, qui a inspiré

les plus grands musiciens. Il y a dans cette attitude de Marie la force de celle qui a compris, d'une façon encore obscure pour le moment, que la mort de son Fils fait partie d'un mystérieux plan divin, que cette mort est destinée à nous montrer jusqu'où Dieu a aimé le monde et tous les hommes.

Cela éclaire la parole de Jésus en croix : « Jésus, voyant sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : "Femme, voici ton fils". Puis il dit au disciple : "Voici ta mère". » Ici, la traduction n'est pas fidèle au texte grec, et c'est bien dommage. Le grec ne dit pas : « Jésus, voyant sa mère, dit à sa mère », mais : « Jésus, voyant **la** mère, dit à **la** mère ». Détail insignifiant, dira-t-on. Or, nous savons que dans l'évangile de Jean, tout, même le moindre détail, est plein de sens. Marie est « **la** mère ». C'est comme si le lien particulier qui l'unit à Jésus s'élargissait, se dilatait jusqu'à embrasser l'humanité entière. La Bible nous dit qu'Ève, la femme d'Adam, était « la mère de tous les vivants ». Ainsi, Marie de Nazareth devient ici la mère de tous les rachetés par la croix du Christ, représentés par le disciple bien-aimé : « Femme, voici ton fils ». Une grande mystique anglaise du XIV^e siècle, Julienne de Norwich, a écrit : « Notre Dame est notre mère ; nous naissons d'elle dans le Christ. Parce qu'elle, qui est la mère de notre Sauveur, est la mère de tous ceux qui sont sauvés par notre Sauveur. » (*Révélation*, 57)

L'Église naît de la croix, et saint Jean nous le montre ici en soulignant fortement l'eau et le sang qui sortent du côté transpercé de Jésus (19, 34-37), et qui sont les symboles du baptême et de l'eucharistie. Marie, debout aux pieds de la croix, préside à cette naissance de l'Église : elle forme, avec le disciple bien-aimé, le premier noyau de la nouvelle communauté des croyants ; elle sera, avec les douze apôtres et les autres disciples, parmi ceux qui attendent dans la prière la descente de l'Esprit-Saint à la Pentecôte (Ac 1, 14). Et elle est toujours là, au milieu de l'Église, en prière avec nous et pour nous encore aujourd'hui. Amen.